

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficience visuelle et le
studio typographies.fr

PETIOTE

Du même auteur chez Voir de Près,
éditions en grands caractères :

Mamie Luger
Joueuse

BENOÎT PHILIPPON

PETIOTE



VOIR DE PRÈS

© Les Arènes, Paris, 2022.

© 2022, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-499-2

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

**« Nous étions au bord d'un gouffre,
nous avons fait un grand pas en avant. »**

FÉLIX HOUPHOUËT-BOIGNY

« Il faut que je me jette. »

Gus se tient sur le rebord du toit. Il observe le monde qui s'agite sous ses pieds. Les lumières rouges et or rebondissent contre les tôles des voitures, sur le bitume mouillé, le long des vitrines illuminées, bien que les boutiques soient fermées et que les lanceurs d'alerte serinent le peuple avec la nécessité vitale des économies d'énergie. Et ce SUV rutilant garé sur la place handicapés... Gus, cette hypocrisie le révolte. Une moue de lassitude se dessine sur son visage. Il en a marre. De cette société, de ses paradoxes, de son illusion de morale. Les parapluies qui se croisent sur le trottoir esquissent une danse tout en rondeur. Sous ses imitations Stan Smith, achetées sur un marché pour quinze euros dans le but, pathétique, il en convient, de se la jouer branché auprès de sa fille qui l'a catalogué indétronable ringard,

Gus trouve la vue à l'image de sa vie : d'un vide vertigineux.

Les épaules voûtées d'avoir porté une charge émotionnelle trop lourde, il redresse le dos. Il hésite. Balance son poids d'un côté, puis de l'autre. Bras ballants dans son imperméable informe et ringard. Comme lui. Elle a raison, sa fille.

Gus est con et désespéré, enfin, con, c'est ce que sa femme pense de lui, désespéré, ça il en est sûr. Un énorme ras-le-bol, qui le pousse à vouloir se procurer un fusil. Il ne sait pas s'il aura le courage d'aller au bout de son acte. Pourtant son geste n'est pas motivé par la haine.

Il est motivé par l'amour.

L'amour pour sa fille. Sa douce Émilie. Quatorze ans, toutes ses dents, comme il aime à le lui répéter en lui tapant sur le système, alors que la gamine se cache derrière sa mitraillette à selfies. « Petiote », le mignon sobriquet qu'il lui a donné à la naissance. Elle était si microscopique qu'elle tenait dans sa

main. Gus l'appelle toujours ainsi. Une habitude dont il ne se défait pas, malgré les plaintes répétées de l'adolescente. Émilie. Il pourrait en écrire un poème, tant il l'aime. Mais il ne connaît pas assez de mots sophistiqués, n'a aucun sens de la rime et pas l'ombre d'un lecteur potentiel. En guise de stylo, il va acheter un fusil semi-automatique. Il faut parfois utiliser la manière forte pour faire entendre ses justifications : « Tout ça, c'est pas de ma faute. »

Sergueï, le Serbe de la chambre 122. Incisives en or, balafre sous l'œil torve, tatouages jusque sur les phalanges. Gus n'a pas eu besoin d'éplucher les petites annonces pour dénicher un receleur d'armes, il en avait un qui logeait deux étages plus bas, juste sous sa chambre, dans cet hôtel minable. C'était écrit sur sa gueule. Suffisait de savoir lire entre les lignes de son cou tatoué de barbelés.

Pour cinq cents balles, Gus s'apprête à faire l'acquisition d'un fusil d'occasion et de

munitions. Quand on parle d'occasion pour une arme à feu, on n'ose pas s'imaginer ce que ça suppose. On se figure qu'elle a servi. On se doute que ça a impliqué du sang. On l'espère coupable, mais il pourrait tout aussi bien être celui d'innocents. Probable, même. Pourtant on ne clarifie pas l'historique. On paie comptant, bien qu'au fond du trou, et on ouvre une page vierge. À Gus d'écrire son histoire. Il n'a pas l'intention de la rédiger en lettres de sang. Il espère que l'intimidation suffira. Il n'a rien d'un criminel. Encore moins d'un meurtrier. Mais il veut récupérer sa fille. Et pour ça, il est prêt à tout.

Ce qui implique de sauter le pas.

Né loser, élevé loser. Gus a été à bonne école. Son père était un raté de naissance, lui aussi. Il en a fait son mode d'éducation. Non pas que le père se complaisait dans l'échec répété, mais puisque la malchance lui colait aux basques, et que ses tentatives de se sortir de la panade se soldaient par l'éternel bilan « Encore raté », il n'avait d'autre choix que d'affronter la réalité avec fatalisme : « Raté, j'suis qu'un raté », ressassait-il à qui voulait le plaindre. Belle leçon qu'il donnait là à son rejeton. Une mélodie qui s'incrute dans la tête. Résultat, Gus se le prenait en vases communicants dans l'ADN.

Loser. De père en fils.

Riche héritage que voilà. Il y en a qui signent chez le notaire les droits de succession pour récupérer un yacht de seize mètres, un lotissement en banlieue, une BX pourrie, quelque chose qui fasse office de patrimoine

paternel. D'autres écopent de dettes. Dans leur cas, il suffit de refuser la succession pour repartir mains dans les poches trouées, mais pas plus plombées qu'avant. Alors que la lose, ça ne se refuse pas. C'est plus sournois que du liquide, ça s'immisce entre les mailles de l'injustice. Gus est tombé dans le tonneau quand il était petit. Une potion magique de poisse. Plus possible de s'en débarrasser.

« Raté. C'est tout ce que t'es », ressassait son père. Pour lui-même. Pour son mioche.

Gus préfère le label « loser ». Il lui trouve plus de cachet. L'anglicisme sonne mieux en bouche quand le mouisard présente son pedigree. Un moyen d'aromatiser de glamour un constat qui n'a rien de glorieux.

Tout ce qu'il a tenté dans la vie, Gus l'a échoué. L'école, bien entendu, souvent le premier pas vers la dégringolade. Puis il y a eu les petits boulots. Quand on sort de façon prématurée du circuit scolaire avec pour seul diplôme une lettre de renvoi, on ne signe pas un CDI dans une grosse boîte américaine.

Gus a postulé à des emplois pour lesquels il se sentait avoir les compétences. Niveau matière grise, il ne disposait pas du bagage requis, alors que visser des boulons ou trier des sardines sur le tapis roulant d'une usine de conserves, il avait deux bras, pas trop d'amour-propre, ça suffisait pour qu'un employeur accepte de l'exploiter.

On dira que Gus noircit le tableau, qu'il fait dans le misérabilisme. Sa femme lui a toujours reproché son pessimisme. Lui, il dit réalisme. Question de point de vue.

Au final, il ne s'en est pas si mal tiré. Du moins l'a-t-il cru un temps. Il est débrouillard, un rien filou, il a réussi à grimper quelques échelons, d'une boîte d'intérim à l'autre, et est parvenu à devenir agent immobilier. Sa tchatche lui a permis d'opérer de jolies ventes aux commissions confortables qui lui ont donné l'opportunité d'investir dans des parts de l'agence. Pas grand-chose. Juste de quoi se sucrer davantage au passage. Hélas, il a trouvé plus filou que lui, et son associé

– le patron au sourire coupant qui lui avait ouvert sa porte et son cœur artificiel – a profité d'une baisse de vigilance de sa part pour le poignarder dans le dos. Trahison trop classique pour épiloguer, Gus s'est fait baiser comme pléthore de crétins crédules qui se sont frottés à plus vicieux qu'eux.

Les quelques années dans cette agence lui ont tout de même permis de rentrer dans le rang. Il n'a pas l'aura d'un Apollon, il est frappé du syndrome oculaire de Droopy – à force de se prendre des casseroles sur le coin de la tronche, l'attraction terrestre joue sur les cernes – mais il est pourvu d'un bagout qui a fait ses preuves en matière de vente, et quand il veut bien s'en donner la peine il a de l'esprit. Ça fait rire les filles. Il leur arrive alors d'oublier son manque de charme et de percevoir ce que cet hypocrite de Disney vend depuis que le rêve se pèse en biftons : le prince charmant se cache sous l'apparence d'une moule avariée.

Une de ces Cendrillon en quête de crapaud

qui cache bien son jeu est donc tombée sous son charme relatif, aidée par l'ébriété due aux quelques mojitos de mauvaise qualité dont Gus l'a arrosée toute la soirée avec sa prime de fin d'année. Et c'est là que la magie de Noël a opéré. Épaulée par la piètre résistance du préservatif trop longtemps stocké dans la poche du célibataire longue durée. Le latex a claqué et la miss est tombée en cloque. Équation classique de la spirale de la lose, pourrait-on conclure. Eh bien non, un miracle s'est produit, sans cynisme aucun, cette fois.

Émilie. Sa petite Émilie.

Un flocon de lumière tout droit tombé du ciel s'est posé gracieusement dans le baril de goudron du quotidien de Gus et a transformé son contenu en or. Émilie est née. Elle a illuminé sa vie.

Seul couac, le goudron a absorbé la lumière du flocon. Gus voudrait préserver sa fille de sa malédiction. Elle-même lui fait bien comprendre qu'elle ne veut pas de son